

De Henchir Tala à Lalla Tala. Histoire, rites et permanence du sacré sur un site archéologique djerbien

Par

Virginie Prevost

Université Libre de Bruxelles

A quelques dizaines de mètres de l'une des routes les plus fréquentées de l'île de Djerba – celle qui permet de gagner El Kantara et la voie romaine asphaltée qui mène au continent – s'étend un site étonnant. On y voit les ruines du fort byzantin de Tala et, une vingtaine de mètres plus au nord, un gros buisson vénéré et un petit sanctuaire au pied de quelques palmiers. Sur les cartes militaires françaises de 1906 et 1928, le lieu apparaît sous le nom « Henchir Thala » ou « H.ir Tala », *henchir* désignant des vestiges archéologiques. L'orthographe du toponyme varie en français comme en arabe où l'on trouve indifféremment Tālā et Tāla. Nous adoptons ici la forme Tala, la plus simple, mais nous indiquons systématiquement l'orthographe adoptée par les références citées.

Le site a été décrit plusieurs fois dans la seconde moitié du XIX^e siècle, tout d'abord par Victor Guérin en 1862 : « nous rencontrons les restes presque effacés d'un village antique dans un endroit appelé Thala. Les musulmans y vénèrent un santon en l'honneur duquel ils arborent de petits drapeaux près d'un bosquet d'oliviers »¹. Une bonne vingtaine d'années plus tard, Armand Brulard reprend quasiment la description de Guérin : « Thala [...] Quelques débris d'un village antique. Les indigènes y vénèrent un Marabout en l'honneur duquel ils viennent, à

¹ GUÉRIN 1862, p. 215.

diverses époques, arborer des petits drapeaux auprès d'un bouquet d'oliviers voisin »². Peu après, en 1888, Jean Servonnet et Ferdinand Lafitte décrivent « d'autres vestiges, peu importants [...] au lieu-dit Thala, où les Arabes de l'île se rendent quelquefois en pèlerinage »³.

Cet endroit qui a accueilli autrefois un sanctuaire punique est toujours vénéré aujourd'hui : à chacune de nos visites, nous avons observé les traces d'importantes dévotions. Certains auteurs ont défendu l'idée d'une permanence d'un culte sur le lieu ; nous développerons ce sujet en fin d'article, après avoir présenté brièvement le site antique, puis le lieu de culte moderne, et étudié l'évolution du toponyme.

1. *Le site antique*

Situé à environ deux kilomètres au nord-ouest du célèbre site antique de Meninx, Tala comprend les vestiges d'un important monument en pierres de taille, deux grands puits antiques comblés, un revêtement dallé qui constitue manifestement les restes d'une ancienne route et de maigres traces d'un aqueduc, sans doute destiné à alimenter Meninx en eau, qui semblait encore bien visible à la fin du XIX^e siècle. À l'ouest du site ont été trouvés des fragments de poterie et sept stèles puniques en calcaire tendre local ; ces stèles décorées, dont l'une montre le signe de Tanit, témoignent de la présence d'un sanctuaire consacré au dieu punique Baal Hammon, dont l'emplacement exact reste encore à déterminer⁴.

En 1998 et 1999, des fouilles ont été menées dans le fort par une équipe tuniso-américaine. La première année, un déblaiement général de la structure a révélé que ce qui semblait être des niveaux de sol était en réalité la préparation pour des sols, ce qui a conduit à la conclusion décourageante que le bâtiment avait été détruit jusqu'à un niveau inférieur à celui de son utilisation. En 1999, des tranchées ont été creusées, confirmant la présence d'un fossé extérieur. La majeure partie des pierres de taille provient sans doute de bâtiments plus anciens, comme la villa située à 200 mètres, ou du site de Meninx lui-même. Ne subsistent du fort que les fondations de deux mètres de haut et, en l'absence d'entrée, il semble que l'on pénétrait dans l'édifice au moyen d'une échelle ou d'un escalier en bois qui pouvaient être retirés en cas d'attaque. Le centre de la structure était occupé par une vaste citerne composée de deux chambres voûtées, surmontée par une petite cour donnant accès aux chambres réparties sur les quatre côtés. Le fossé de trois mètres de large, creusé dans le substrat rocheux, entourait au moins deux côtés du fort et était sans doute pourvu d'un pont en bois. La chronologie de l'édifice est suggérée par une amphore de la seconde moitié du VI^e siècle, trouvée fixée dans la maçonnerie⁵. Ce site offre le double avantage d'un emplacement relativement élevé et la présence d'eau à un niveau accessible. Tout comme le fort de Ghardaïa, situé à trois kilomètres au nord-est, le bâtiment mesure exactement 50 pieds romains de côté soit près de 15 mètres, ce qui accrédite la fonction militaire de ces deux forts. Leur position identique sur la première crête au-dessus de la plaine côtière laisse penser qu'ils ont été construits après la reconquête byzantine, afin de protéger l'île d'attaques causées par des tribus de plus en plus perturbatrices et de sécuriser l'accès à l'intérieur des terres⁶.

² BRULARD 1885, p. 15.

³ SERVONNET et LAFITTE 1888, p. 162.

⁴ DRINE 2002, p. 30-32 ; DRINE *et al.* 2009, p. 98-99 et, sur l'aqueduc, p. 47 et p. 177-183. Dans l'état actuel de la documentation, on estime que les Phéniciens ou Carthaginois se sont installés sur l'île dans la deuxième moitié du V^e siècle avant notre ère. DRINE *et al.* 2009, p. 254.

⁵ DRINE *et al.* 2009, p. 235-240.

⁶ DRINE *et al.* 2009, p. 240 ; HOLOD et CIRELLI 2011, p. 162.

Le lieu se caractérise par la continuité du peuplement depuis les périodes punique, romaine et vandale, en raison de sa proximité avec la ville de Meninx. À partir de la période byzantine, et plus précisément durant la seconde moitié du VI^e siècle, la dégradation de Meninx, le déplacement de la population du littoral vers l'intérieur de l'île, ainsi que le passage d'un habitat groupé à un habitat dispersé, offrent à Tala un nouveau rôle. Le site devient probablement un poste fortifié chargé de la surveillance et de la protection de cette nouvelle forme d'habitat, rôle qui perdurerait après la conquête arabe⁷.

Les fouilles menées par l'équipe tuniso-américaine ont permis de mettre au jour d'importantes quantités de céramique islamique datant du début de l'époque médiévale, attestant ainsi la continuité de l'occupation dans cette région⁸. Malheureusement, à l'exception de quelques renseignements fournis par les sources ibadites, nous savons peu de choses sur les groupes humains installés dans cette zone à cette époque. La conquête de l'île par les Arabes, intervenue vers 47/667-668, est suivie par une longue période obscure et les premières informations détaillées concernent la fin du IX^e siècle. À cette époque, les habitants de l'île ont tous adopté l'islam ibadite qui reste la religion dominante jusqu'au XVIII^e siècle, lorsque les malikites venus du continent s'imposent progressivement, jusqu'à représenter aujourd'hui la moitié environ de la population⁹.

2. Le nom du site sacré actuel, Lalla Tala « sainte Tala »

La population locale connaît aujourd'hui l'endroit sous l'appellation « Lallā Tāla ». Ce nom semble même devenu officiel puisqu'un décret présidentiel de la République tunisienne indique, le 18 avril 2022, que les « monuments du site archéologique Lella Tella » sont désormais protégés, avec un périmètre de 500 mètres. Lalla est un titre honorifique qui accompagne chez les Berbères le prénom de certaines femmes, maraboutes ou magiciennes, et signifie « dame » ou « madame ». Par ce titre, elles sont élevées au-dessus des femmes ordinaires. Parfois on substitue à Lalla un autre mot, Nanna, terme de respect qui désigne « ma grande sœur » et par extension toute femme plus âgée que soi¹⁰. Dans le contexte qui nous occupe, Lalla signifie « sainte »¹¹. Quant à Tāla (l'équivalent de 'ayn en arabe), il désigne en berbère une source d'eau ou une fontaine¹².

Comme nous l'avons dit, Victor Guérin mentionne pour la première fois en 1862 le toponyme « Thala », repris ensuite dans d'autres descriptions de l'île. Il est attesté sur les cartes françaises de la première moitié du XX^e siècle sous l'appellation « Henchir Thala », indiquant qu'il s'agissait alors d'un site archéologique abandonné. En réalité, nous ne disposons d'aucune preuve archéologique ou textuelle établissant que ce nom soit ancien, mais on peut supposer qu'il existait jadis une source alimentant les puits antiques de Tala, qui aurait justifié cette appellation. En effet, bien que le site soit aujourd'hui dans une zone d'eaux salées, sa dénomination suggère qu'il s'est constitué anciennement autour d'une ou de plusieurs sources d'eau douce¹³. Ces ressources en eau ont été exploitées depuis l'Antiquité et ont probablement

⁷ BARBU 2023, p. 412.

⁸ HOLOD ET CIRELLI 2011, p. 162.

⁹ Voir PREVOST 2023, p. 16-35, pour un aperçu de l'histoire de Djerba.

¹⁰ PLANTADE 1988, p. 107-108.

¹¹ AKKARI 2003, p. 181.

¹² BARBU 2023, p. 411.

¹³ AKKARI 2003, p. 182 ; BARBU 2023, p. 411. La forêt (*ghāba*) située à l'ouest du site porte également le nom de Tāla. Mille mercis à Ramzi Raïs pour ce renseignement.

continué à l'être jusqu'au Moyen Âge¹⁴. Leurs vestiges étaient encore visibles au siècle dernier : François Gendre, mentionnant en 1928 les ruines nommées « Henchir-Thala », évoque les traces de canalisation qui longent la route menant à El Kantara¹⁵.



Fig. 1 : plan légendé © Mathieu Favresse, 2026.



Fig. 2 : panorama (point de vue noté fig. 1) © Mathieu Favresse, 2026.

¹⁴ DRINE *et al.* 2009, p. 240.

¹⁵ GENDRE 1908, p. 74. Pour d'autres témoignages anciens, voir AKKARI 2003, p. 182.

3. Description du sanctuaire de Lalla Tala

De la voie asphaltée C117 part une piste qui s'ouvre sur un petit sentier bordé de buissons épineux et de grosses pierres de taille (fig. 1 et 2). À gauche de ce sentier s'élèvent les ruines du fort byzantin. Il mène ensuite, à cinquante mètres environ de la piste, au lieu de culte actuel, composé d'un énorme arbuste épineux et d'un petit sanctuaire rudimentaire aménagé au pied d'un bosquet de palmiers. Le culte s'exprime dans de nombreux endroits : libations d'huile et cire sur les pierres du sentier, offrandes votives au pied des palmiers, nouets dans le buisson qui constitue l'élément le plus impressionnant. Les archéologues tuniso-américains ont considéré que « l'arbre sacré de Lallā Tāla » était un *Ziziphus spina-christi* ou jujubier épine du Christ¹⁶, mais cette identification est erronée. Il s'agit en réalité d'une *Searsia tripartita* (anciennement *Rhus tripartita*)¹⁷, une plante qui appartient, comme les sumacs, à la famille des Anacardiaceae, répandue dans les zones saharo-méditerranéennes et principalement dans les milieux arides ou semi-arides. La *Searsia tripartita* est connue localement sous le terme arabe *jdārī*. Les usages les plus fréquemment rapportés concernent la consommation des drupes, l'emploi de l'écorce pour le tannage en rouge des peaux et surtout des outres, et l'utilisation du bois pour la fabrication de charbon¹⁸. C'est une plante médicinale utilisée depuis longtemps dans la pharmacopée traditionnelle pour traiter la diarrhée, la dysenterie, la toux, les hémorroïdes, la fièvre, le rhume, le mal de gorge, l'ulcère gastrique et les affections intestinales. On en utilise l'écorce, les feuilles, les fruits, et jusqu'aux racines réduites en poudre¹⁹.

Les rites pratiqués sur le site

Outre ce que nous avons observé²⁰ à de nombreuses reprises entre 2021 et 2025, nous bénéficions d'une description des rites pratiqués dans ce sanctuaire dans les dernières années du XX^e siècle : en effet, parallèlement à leur étude du fort, les archéologues de l'équipe tuniso-américaine ont examiné durant leurs missions le buisson qu'ils nomment « traditional shrine » :

« Chaque mardi pendant trois semaines d'affilée, des familles berbérophones djerbiennes, dont certaines résident désormais hors de l'île, visitent l'arbre qui est décoré de petits morceaux de tissus colorés attachés à ses branches. Le rite est très simple : quelques feuilles et petites baies rouges sont cueillies et pressées dans un morceau de tissu, jusqu'à ce qu'un filet de liquide puisse couler dans les yeux du malade. Le rite est toujours pratiqué par les femmes, mais elles peuvent être accompagnées de leurs maris ou de leurs frères. Ensuite de petits chiffons colorés sont accrochés aux branches et la visite se termine par un pique-nique cuit sur place, grâce à un foyer taillé dans la roche, entouré de blocs de pierre de taille provenant des ruines et servant de bancs de pique-nique. Divers objets tels des lampes à huile, des braseros ou des bougies sont laissés aux racines de l'arbre, ainsi que des récipients en plastique »²¹.

La première chose à souligner est que cet usage du jus tiré des feuilles et des baies de la *Searsia tripartita* est à notre connaissance inconnu de la littérature scientifique et que les nombreuses utilisations médicinales de cet arbuste, résumées plus haut, ne concernent pas les

¹⁶ DRINE *et al.* 2009, p. 99 et p. 239.

¹⁷ Chaleureux remerciements à Jamal Bellakhdar qui a identifié la plante.

¹⁸ LE FLOC'H 1983, p. 148-149.

¹⁹ IDM'HAND *et al.* 2020, p. 124.

²⁰ Visites : 07-01-2021 ; 31-01-2023 ; 14-01-2024 ; 22-12-2024 ; 22-05-2025 ; 03-09-2025 ; 03-11-2025.

²¹ DRINE *et al.* 2009, p. 239-240.

maladies oculaires. Toutefois, cet endroit est réellement réputé pour soigner les maladies des yeux : selon la tradition populaire, un génie y favorise la guérison des yeux malades des fidèles venus l'invoquer, que ce soit pour eux-mêmes ou pour la guérison des yeux de leurs proches²². On dit jusqu'à nos jours que Lalla Tala soigne le trachome²³. Le témoignage d'une femme âgée confirme que les fruits de la *Searsia tripartita* soigneraient les yeux : dans les années 1960, on lui avait conseillé de se rendre à Tala car sa fille souffrait d'une affection oculaire. Elle avait alors pressé le jus du fruit dans l'œil de sa fille, laquelle aurait guéri quelques jours plus tard²⁴.

La description du rite évoque ensuite l'accrochage de nouets dans le buisson – auquel nous reviendrons – puis le fait de laisser aux racines de l'arbre des lampes à huile, des braseros ou des bougies, ainsi que des récipients en plastique. Aujourd'hui, s'il y a toujours des objets abandonnés sous le buisson, leur dépôt semble insignifiant.

La première chose que l'on constate quand on aborde le site est le culte rendu à plusieurs des pierres qui encadrent le sentier menant au bosquet de palmiers. De part et d'autre du chemin, ces pierres accueillent des libations d'huile, des traces importantes de cire, et nous avons constaté en novembre 2025 la présence de plusieurs petits tas de *bsīsa*²⁵ disposés sur les blocs (fig. 3). Ce culte n'a pas été signalé par les archéologues et est peut-être postérieur à l'an 2000. Présent ailleurs à Djerba, il évoque une sorte d'allée processionnelle qui conduit au sanctuaire (fig. 4). Parmi les pierres vénérées par les pèlerins, certaines sont assurément des pierres de taille issues du fort et cela pourrait avoir un sens : à Zilil dans le nord du Maroc, plusieurs sites maraboutiques correspondent à des objets sacrés qui proviennent des matériaux du site antique et auxquels on a attribué des forces secrètes²⁶.



Fig. 3 : pierre de taille provenant du fort couverte de traces de cire, d'huile d'olive et de trois petits monticules de *bsīsa* © Axel Derriks, novembre 2025.

²² AKKARI 2003, p. 181.

²³ CHAHED 2024, p. 58.

²⁴ Cette guérison a évidemment pu intervenir de façon naturelle. Mille mercis à Ramzi Raïs pour m'avoir communiqué ce récit.

²⁵ La *bsīsa*, un mélange de céréales moulues, est l'une des offrandes alimentaires les plus répandues. Voir PREVOST 2025, p. 147-150.

²⁶ SIRAJ 1995, p. 450.



Fig. 4 : les pierres vénérées, marquées d'huile et de cire, réparties tout au long du sentier menant au sanctuaire © Virginie Prevost, janvier 2023.

Au bout du chemin, on atteint « l'autel » permanent, un bien modeste sanctuaire que l'on nomme au Maghreb « *mzara* » ou « *houita* », et que les Djerbiens appellent *ma 'mūra*. Il prend place à quelques mètres du buisson, sous le bosquet de palmiers. Il s'agit en réalité d'un petit hémicycle formé d'une douzaine de grosses pierres, disposées afin de créer un réceptacle pour les offrandes et une sorte de foyer puisqu'on y trouve un ou plusieurs kanouns. On y prépare vraisemblablement du thé et on y brûle du *bkhūr*²⁷. Des bouteilles d'huile d'olive sont généralement laissées sur place pour permettre les libations et alimenter peut-être les vieilles lampes mises à disposition. Plusieurs éléments utiles au culte sont la plupart du temps disponibles : des boîtes de bougies neuves, des bols, un vieux briquet, un sachet contenant du *bkhūr*, ou encore des bâtonnets d'encens. On y trouve des pièces de monnaie déposées en offrande sur une des pierres, de la cire très fraîche, de la *bsīsa*, des bougies à moitié consommées, mais aussi des macaronis courts offerts à Lalla Tala... À l'occasion, des vêtements sont glissés entre les pierres de l'hémicycle, symbolisant sans doute celui dont on confie le sort à la sainte.

²⁷ Le *bkhūr* est un mélange de parfums que l'on utilise en fumigations contre le mauvais œil et les esprits malins. Voir PREVOST 2025, p. 145.



Fig. 5 : emplacement de la ma 'mūra au pied des palmiers © Axel Derriks, novembre 2025.



Fig. 6 : la ma 'mūra © Virginie Prevost, janvier 2023.



Fig. 7 : la ma'mūra © Virginie Prevost, novembre 2024.

Le caractère sacré de la *Searsia tripartita* et le rite des nouets

À chacune de nos visites nous avons constaté la présence de morceaux de tissu solidement piqués aux épines de la *Searsia tripartita* ou noués à ses branches. Ce rite doit sans doute être mis en rapport avec les « petits drapeaux » mentionnés par les récits français du XIX^e siècle, ce qui indiquerait qu'il a au moins 150 ans. Il n'y a plus trace du bosquet d'oliviers décrit par Victor Guérin, soit parce qu'il a disparu depuis lors, soit parce que l'auteur s'est trompé dans sa description. Suivant Jenina Akkari-Weriemmi, le lieu du culte est désormais un palmier au pied duquel les fidèles viennent déposer leurs offrandes²⁸. Effectivement, l'hypothèse selon laquelle les palmiers seraient sacrés au même titre que la *Searsia tripartita* paraît plausible. Ce qui étonne, c'est l'absence de document ethnobotanique qui identifierait la *Searsia tripartita* comme un « arbre sacré » au sens religieux ou rituel dans les cultures du bassin méditerranéen, contrairement à d'autres arbres comme l'olivier, le figuier ou le genévrier par exemple. Nous ne nous intéresserons pas ici au vaste sujet du caractère sacré ou béni de l'arbre, que nous avons développé ailleurs²⁹.

²⁸ AKKARI 2003, p. 181.

²⁹ Voir PREVOST 2027.

Un indice montrant que tant la *Searsia tripartita* que les palmiers sont sacrés est le fait qu'ils ont été volontairement incendiés, sans doute au début de l'année 2014. Heureusement, les palmiers et une grande partie de l'arbuste ont survécu. Les habitants du voisinage ont attribué ces dégradations aux salafistes, sans qu'aucune preuve ne puisse cependant l'attester³⁰. Nous avons montré ailleurs que d'autres arbres sacrés ont été attaqués par des extrémistes musulmans dans les années suivant la révolution (décembre 2010 – janvier 2011), dans l'espoir de faire cesser des rituels jugés hérétiques³¹. À Tala, ces actes de vandalisme n'ont pas découragé les pèlerins : s'il y a certes moins de nouets dans l'arbre qu'à la fin du XX^e siècle³², on en voit toujours un nombre important et renouvelé.



Fig. 8 : nouets dans la *Searsia tripartita* © Virginie Prevost, novembre 2024.

La coutume d'accrocher un morceau de vêtement aux arbres est bien connue dans le Maghreb antique et est notamment attestée par Arnobe, qui vivait au tournant des III^e-IV^e siècles dans la région de l'actuel Kef. L'apologiste rapporte dans le premier livre de l'*Adversus nationes* qu'avant sa conversion tardive au christianisme, il vénérât des arbres où pendaient des bandelettes³³. Ces pratiques considérées comme païennes étaient d'ailleurs si répandues que le 1^{er} novembre 392, Théodose I^{er} promulgua une loi condamnant quiconque attachait des bandelettes à un arbre sacré à payer 25 livres d'or, le lieu de culte se voyant confisqué³⁴.

³⁰ Chaleureux remerciements à Ramzi Raïs qui a constaté ces dégâts et mené l'enquête le 20 avril 2014.

³¹ PREVOST 2027.

³² Je remercie vivement Elizabeth Fentress de m'avoir envoyé ses photos de l'arbre prises en 1995, où l'on voit une multitude de morceaux de tissu.

³³ CHAMPEAUX 2015, p. 47-56.

³⁴ CHARLES-PICARD 1965, p. 124.

La pratique consistant à nouer des morceaux d'étoffe à un arbre vénéré s'appelle '*arbūn*, « lier par des arrhes »³⁵. Ce terme arabe désigne un engagement symbolique qui lie deux parties : dans ce cas-ci, le pèlerin dépose son morceau d'étoffe en garantie d'un vœu, d'une demande ou d'un pacte invisible avec l'arbre. Ce rite existe dans deux autres endroits de l'île, deux vieux oliviers où ces ex-voto de chiffons noués aux branches par les femmes sont liés à des désirs d'enfantement, de mariage ou de retour du mari au foyer conjugal³⁶. Le rituel du nouet a un double sens. Tout d'abord, il s'agit d'un rite d'expulsion du mal : on fixe son mal dans le nœud qui est fait³⁷. On transfère sa maladie ou son problème personnel à un arbre sacré, lieu de résidence d'un saint, en prenant généralement un morceau de son propre vêtement et en prononçant éventuellement une formule. Ainsi, en Palestine, le malade l'attache en disant : « *J'ai jeté mon fardeau sur toi, homme de Dieu* »³⁸. C'est un exemple typique de magie de contact : les choses qui ont été en contact les unes avec les autres continuent d'agir les unes sur les autres à distance, après que le contact physique a été rompu. Ainsi, ces morceaux de tissu gardent toujours leur lien avec la personne dont ils proviennent. Ils la représentent, rappelant au saint la visite effectuée et implorant son aide pour obtenir la guérison³⁹. En second lieu, outre le fait de nouer la maladie à l'arbre, la personne noue également le saint qui devient ainsi son avocat auprès des forces invisibles, ou qui se charge lui-même de la guérir⁴⁰. Dans certains cas – mais nous ne l'avons pas constaté directement à Tala – le rituel veut que lorsqu'un souhait incarné dans le nouet a été exaucé, son propriétaire retire ce nouet de l'arbre. On en a un ancien exemple en Kroumirie : quelqu'un souffrant de fièvre ou venant pour un parent accroche un morceau d'habit à l'arbre sacré et dit : « *Je place en toi ma confiance, si tu m'enlèves la fièvre, j'enlèverai ce nœud d'étoffe* »⁴¹.

La pratique des nouets, toujours très vivante dans le nord du Maroc, a été décrite par Said Ennahid et Eric Ross en 2017, à propos de plusieurs sites archéologiques. Les arbres à rubans (*ribbon trees*), toujours désignés comme féminins, Lalla Aïcha ou Lalla Rahma par exemple, sont considérés comme des lieux de culte particulièrement destinés aux femmes. Ils sont toujours associés à un autre sanctuaire. C'est à ces arbres que les femmes adressent leurs supplications à Dieu ou à un saint, concernant souvent la fertilité ou les questions matrimoniales, ou encore la santé et le bien-être des membres de la famille. Une partie de la pratique exige que des bougies soient allumées et que des rubans coupés dans des vêtements personnels soient attachés aux branches de l'arbre. Ces arbres à rubans ont tendance à être isolés, cachés dans un ravin ou dans un bosquet. Ils sont également mobiles : si un arbre meurt ou est abattu (par les hommes qui gèrent les sanctuaires et qui voient souvent d'un mauvais œil les activités qui s'y déroulent), les femmes en choisissent un autre quelque part et reprennent leurs pratiques⁴².

Il est frappant de constater comme cette description correspond à Lalla Tala. Le fait qu'un arbre puisse être remplacé par un autre sans perte de sacralité permet d'éclairer l'évolution qui a pu se jouer à Tala entre les oliviers disparus, les palmiers et la *Searsia tripartita*. La personnification féminine du sanctuaire est identique, tout comme l'association à un autre

³⁵ DUBOULOZ-LAFFIN 1946, p. 295-296.

³⁶ Voir PREVOST 2027.

³⁷ DOUTTE 1908, p. 436-438.

³⁸ DAFNI 2002, p. 321-322.

³⁹ DAFNI 2002, p. 322.

⁴⁰ SERVIER 1985, p. 20 et p. 114.

⁴¹ DORNIER 1950, p. 392.

⁴² ENNAID et ROSS 2017, p. 105.

sanctuaire – ici la *ma'mūra* –, ainsi que le rite et jusqu'à la relative dissimulation du lieu de culte, puisque Lalla Tala est invisible depuis la route et éloignée de tout passage. Au Maroc, comme c'est souvent le cas à Djerba, la plupart des souhaits ont trait au désir d'enfant et à la vie de couple de la femme. Toutefois, à côté du rite spécifique dédié à la guérison des maladies oculaires, on peut considérer que Lalla Tala a plutôt une vocation « généraliste ». Les visiteuses y viennent dans l'espoir de trouver l'âme sœur⁴³, pour se marier et pour avoir des enfants, mais aussi pour chasser le mauvais œil⁴⁴.



Fig. 9 : nouet dans la *Searsia tripartita* © Virginie Prevost, mai 2025.

4. Le site de Nanna Tala dans le djebel Nefoussa

Le chroniqueur djerbien al-Ḥilātī parle dans la seconde moitié du XVII^e siècle d'une mosquée nommée Tālā, située dans le djebel Nefoussa libyen, avec lequel l'île a toujours entretenu des relations très étroites. Les deux régions ont toujours été extrêmement proches,

⁴³ CHAHED 2024, p. 58.

⁴⁴ Communication personnelle d'Ali Drine le 6 janvier 2026. Mille mercis à lui.

que ce soit du point de vue de la langue, de l'appartenance à l'ibadisme, de l'architecture, ou de certaines coutumes⁴⁵. C'est dans cette mosquée que les ibadites du djebel se réunissaient pour s'organiser lorsque leurs coreligionnaires djerbiens couraient un danger⁴⁶. Un récit ibadite décrivant l'expédition de Pedro de Navarre et de Garcia de Tolède contre l'île en 1510 évoque cette mosquée (*masjid Tālā*) dans laquelle les croyants imploraient Dieu par tous les moyens possibles afin de protéger l'île contre les chrétiens⁴⁷. La description du djebel Nefoussa écrite en berbère dans la seconde moitié du XIX^e siècle par Brāhīm ibn Slīmān al-Shammākhī s'y attarde, la situant dans la région centrale du djebel, entre Kabaw et Giado (en arabe Jādū) : « *À la tête de la rivière, dans une crevasse rocheuse, s'élève la mosquée de Nanna Tala. Une grande mare, pleine d'une eau excellente où boivent les gens et les bestiaux, s'étend au pied du rocher et pénètre dessous* »⁴⁸. La mosquée, dont l'existence remonte au moins au début du XVI^e siècle, est donc désormais associée à une sainte, Nanna Tala, *Nanna* étant – comme on l'a dit plus haut – l'équivalent de *Lalla*. Il s'agit là d'un exemple du mouvement de sanctification des édifices ibadites, que l'on constate également à Djerba, et qui s'est produit principalement sous l'influence du malikisme.

Voici l'une des légendes relatives à Nanna Tala, rapportée au début des années 1920 en dialecte berbère de la région de Giado :

« Nanna Tala était originaire de Gotros [un village du djebel non loin de son sanctuaire]. Un jour, elle se disputa avec sa famille (...) Elle prit avec elle une jarre d'eau et quelques dattes, son fuseau et ses deux enfants. Elle se mit en route et marcha jusqu'à atteindre la gorge d'un ravin, là où elle est actuellement enterrée. Parvenue à une butte, elle s'arrêta là avec ses enfants. Chaque jour, elle leur donnait des dattes à manger et de l'eau de la jarre. Ils allaient dormir et le matin, ils retrouvaient les dattes et la jarre pleine d'eau, comme auparavant. Alors elle commença à filer avec son fuseau. Elle laissa tomber son fuseau de la butte au fond du ravin et une source d'eau jaillit là où il tomba. Plus tard, ses proches la recherchèrent jusqu'à ce qu'ils la trouvent sur la butte et dirent : « Maintenant, reviens avec nous ». Elle leur répondit : « C'est mon pays et je resterai ici. Mais je vais mourir. Quand je serai morte, enterrez-moi ici sur la butte avec mes enfants, chacun d'un côté de mon corps ». Ensuite, elle mourut soudainement et ses enfants aussi. Ses proches l'enterrèrent sur cette butte et construisirent au-dessus d'elle une grande mosquée à l'endroit même où le fuseau était tombé. Ensuite, ils creusèrent un vaste puits qui se remplit d'eau et n'est jamais sec, à aucun moment de l'année. Les habitants du djebel Nefoussa y viennent depuis Giado, depuis Yefren, depuis Nalout, depuis Kabaw, ensemble avec tous les bédouins de la montagne, en pèlerinage parce que c'est une femme très sainte, très célèbre en Tripolitaine. Ils lui apportent des offrandes d'animaux, spécialement de chèvres et de bœufs. Ils les abattent et préparent de la nourriture et le bazine [un plat traditionnel tripolitain à base d'orge]. Tous ceux qui viennent reçoivent à manger, qu'ils aient apporté de la nourriture ou pas. Ils divisent la nourriture en parts égales pour chacun. Si la personne qui attribue les portions commet quelque erreur, le puits d'eau devient rouge comme le sang, et quand la couleur de l'eau change, les pèlerins savent qu'il y a eu une erreur et se mettent à enquêter. Aussitôt qu'ils ont vérifié les faits et découvert l'erreur,

⁴⁵ Voir PREVOST 2024, p. 193-207.

⁴⁶ AL-ḤILĀTĪ 1998, p. 30.

⁴⁷ DE CALASSANTI-MOTYLINSKI 1908, p. 135 et p. 146.

⁴⁸ DE CALASSANTI-MOTYLINSKI 1898, p. 99-100.

le puits retrouve son aspect antérieur. Et quand l'erreur a été corrigée, l'eau redevient claire, comme elle était auparavant. Ceci est le récit du pèlerinage de Nanna Tala, et c'est fini »⁴⁹.

Un autre récit a été recueilli en 1969, toujours en dialecte berbère de Giado :

« Là où se situe la grotte de la mosquée nommée Nanna Tala, on trouve un étang rempli d'eau où les gens se lavent, puisent et nagent. Et si quelqu'un en éprouve du dégoût, l'étang se transforme et devient rouge comme du sang. Nanna Tala était une grande sainte. Elle avait un fils qui avait épousé une femme qui lui avait donné un enfant. Un jour, cette femme vint voir Nanna Tala et lui dit : « Donne-moi ton manteau, je le laverai avec mon linge ». Nanna Tala lui répondit : « Je ne peux pas, je n'ai que celui-là ». Alors sa belle-fille lui dit : « Prends mon propre manteau » et elle partit le laver. Son mari arriva, trouva sa mère et crut que c'était sa femme. Il lui dit : « Lève-toi, fais cuire la viande que nous mangerons avec ma mère, et fais cuire aussi la meilleure ; nous la mangerons tous les deux, quand elle ne se rendra pas compte de notre présence ». Elle s'offusqua, prit son petit-fils et des dattes et s'en alla. Elle filait, et il n'y avait pas d'eau à boire. Mais lorsque le fuseau pénétra dans le sol, il en ressortit mouillé. Nanna Tala se mit à creuser et fit jaillir l'eau. Au cours de sa vie, elle avait possédé un troupeau, et les empreintes des chèvres sont restées jusqu'à aujourd'hui [voir infra]. À sa mort, ils l'enterrèrent et construisirent une mosquée sur sa tombe »⁵⁰.

Une autre variante existe : dans sa fuite, elle prit en secret des dattes, son fuseau, quelques chèvres et son petit-fils. Une fois sur place, elle se mit à travailler la laine avec application jusqu'à l'heure de la prière, moment où elle se rendit compte qu'il lui manquait l'eau pour les ablutions rituelles. Entre-temps, le fuseau lui avait échappé des mains et avait roulé en bas de la montagne vers une grotte ; elle regarda plus bas et vit que la terre, percée par la pointe de l'outil, déversait une grande quantité d'eau avec laquelle elle pouvait également se laver. Dans la cavité de la roche, un étang s'était formé et, encore aujourd'hui, si un visiteur s'en approche après avoir commis une mauvaise action, l'eau se colore, rouge comme du sang. La vieille femme continua à vivre dans la grotte près de la source, où l'on trouve encore les empreintes des pattes de ses chèvres et les poils de leur toison accrochés dans la roche. À sa mort, elle fut enterrée là, et c'est là qu'elle est encore vénérée aujourd'hui⁵¹.

La source est considérée comme l'une des plus célèbres du djebel Nefoussa, sa profondeur atteint 50 mètres, alors que son diamètre avoisine 45 mètres. Son eau, provenant d'eaux de pluie et de sources souterraines, est potable. Elle se situe à l'extrémité d'une longue vallée, dans un petit village nommé Umm al-Qurb, proche d'al-Ruḥaybāt⁵². Gioia Chiauzzi a décrit l'endroit indiqué par la tradition. On y voit une source d'eau, au-dessus de laquelle la roche se fend en une crevasse de cinq ou six mètres, divisée en deux cavités naturelles. Dans l'une de ces grottes se trouve un tumulus de pierres, désigné comme la tombe de la sainte, qui recueille des offrandes votives. Ce paysage étonnant forme un écrin de choix pour la légende, dans laquelle Nanna Tala personnifie cette source ou renvoie au mythe d'une divinité protectrice de la région⁵³.

Un autre élément qui a concouru au mythe est la tradition très ancienne des traces laissées sur les rochers par les chèvres de Nanna Tala. Le savant ibadite al-Shammākhī (m. 1522) évoque déjà ce fait comme un miracle (*karāma*). Selon lui, on observe sur les rochers de Tālā

⁴⁹ BUSELLI 1924, p. 291-292.

⁵⁰ PROVASI 1973, p. 503-504.

⁵¹ CHIAUZZI 1970, p. 331-332.

⁵² Publication de la page Facebook *Āt Marsāwan – al-Ḥamrān, al-māḍī wa-l-ḥāḍir*, le 12 juillet 2020.

⁵³ CHIAUZZI 1970, p. 332-333.

des traces de pieds de moutons (*sic*) ; elles sont tellement nettes qu'on croirait qu'ils ont marché dans de l'argile et que l'on peut différencier les traces provenant de petits, de moyens et de grands individus⁵⁴. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ces empreintes sont décrites par Brāhīm ibn Slīmān al-Shammākhī : « *Au sud-ouest de la mosquée, on trouve en plein rocher, les traces laissées par les chèvres de Nanna Tala. Les empreintes de leurs pieds, marquées dans le roc qui s'étend de tous côtés, sont restées visibles jusqu'à ce jour* »⁵⁵.

Un autre prétendu miracle de la sainte est celui de l'eau de l'étang qui se teint en rouge, officiant à la manière d'une ordalie. En réalité, ce phénomène biologique spectaculaire s'explique par la prolifération de micro-organismes qui produisent des pigments rouges dans certains cas, pour se protéger du soleil ou en cas de fortes chaleurs par exemple⁵⁶.

Les légendes concernant Nanna Tala sont intéressantes à plus d'un titre. Les pouvoirs qu'on lui prête semblent être une forme de rédemption à la suite du comportement blessant de son fils. L'attitude de ce dernier doit être envisagée dans le contexte berbère, où la femme âgée occupe une position d'autorité au sein de la famille et jouit d'une autonomie particulière⁵⁷. C'est ainsi que Za'īma al-Bārūnī a rapporté cette histoire sous le nom de *Qudsiyyat al-umūma* « la sainteté de la maternité », faisant référence à cette femme âgée qui consacre sa vie à son enfant après la mort de son mari et est blessée par son ingratitude⁵⁸. Elle se sent trahie par son fils, qui préfère son épouse à sa mère. Impressionnés par la dignité de sa retraite, les gens commencent à lui rendre visite en groupes, lui apportant leurs aumônes, tandis qu'elle les bénit, au point qu'on la surnomme Umm al-Qurb « la Mère de la Proximité », en raison de sa générosité et de sa présence constante, un surnom qui deviendra le nom du village actuel⁵⁹. À côté du thème de la maternité prend place celui de la fertilité ou de la fécondité, qui s'exprime principalement dans la naissance de la source, provoquée par la chute du fuseau de Nanna Tala. Dans cet esprit, il est envisageable que la sainte corresponde à une version moderne d'une ancienne déesse ou d'un ancien génie tutélaire païen de l'eau⁶⁰.

5. Retour au nom du site archéologique djerbien

Rappelons que le plus ancien nom connu pour le site est Henchir Tala, mais que nous ne savons pas si ce nom existait depuis longtemps quand Victor Guérin l'a mentionné ; il est possible que l'endroit portait jadis un nom désormais oublié. Le toponyme Henchir Tala, faisant allusion aux vestiges archéologiques, a connu une transformation dans le courant du XIX^e ou du XX^e siècle : un deuxième nom, Lalla Tala, qui évoque cette fois une sainte, lui a été ajouté, jusqu'à le remplacer manifestement aujourd'hui.

Plusieurs hypothèses peuvent être formulées :

- 1^o il y aurait un glissement du sens de Tala de « source » à « œil », le terme arabe *'ayn* possédant ces deux significations⁶¹. Ainsi, la richesse en eau douce du site suggérée par le toponyme, qui passe inaperçue aujourd'hui, aurait disparu au profit de l'importance du

⁵⁴ AL-SHAMMĀKHĪ 2009, p. 771.

⁵⁵ DE CALASSANTI-MOTYLINSKI 1898, p. 99-100.

⁵⁶ CHIAUZZI 1970, p. 333.

⁵⁷ CHIAUZZI 1970, p. 332.

⁵⁸ DI TOLLA 2022, p. 57.

⁵⁹ Publication de la page Facebook *Āt Marsāwan – al-Ḥamrān, al-māḍī wa-l-ḥāḍir*, le 12 juillet 2020.

⁶⁰ Voir LEWICKI 1967, p. 30 ; CHERIFI 2015, p. 120.

⁶¹ AKKARI 2003, p. 181.

culte qui s'y déroule, destiné à guérir les maladies des yeux grâce à la *Searsia tripartita* mais également à se débarrasser du mauvais œil.

- 2° le site djerbien se serait référé à une identité géographique et religieuse en reprenant le nom du célèbre centre ibadite du djebel Nefoussa⁶². On pourrait envisager que les Djerbiens ont adopté, depuis plusieurs siècles, le nom de Tala en hommage à ce lieu réputé pour avoir incarné une aide à l'île lorsqu'elle était menacée. Le toponyme aurait évolué de la même façon qu'au djebel, d'abord Tala puis, en suivant la transformation de l'ibadisme, Nanna Tala, sous sa forme djerbienne Lalla Tala. Cette idée prend tout son sens dans une région de l'île où l'ibadisme a été très sérieusement concurrencé au XIX^e siècle par le malikisme venu du continent, et parfois même totalement supplanté.
- 3° le site s'appellerait Tala depuis très longtemps, peut-être en rapport avec un ancien génie des eaux comme il y en avait tant à l'époque romaine. Ce culte ancien aurait subsisté, avec d'éventuelles périodes de sommeil et, faute de documentation, le nom ne nous serait parvenu que grâce à Victor Guérin.

De notre point de vue, il est très probable que Lalla Tala soit un double de la sainte du djebel Nefoussa⁶³. Nous avons évoqué plus haut la proximité entre les deux régions. Au XIX^e siècle, les immigrés venus du djebel étaient si nombreux à Djerba que le gouvernement husseinite avait désigné un cheikh pour représenter leur communauté⁶⁴. Ils s'installaient sur l'île pour des motivations généralement économiques, dans un mouvement migratoire continu alimenté par la proximité géographique, par le partage de l'ibadisme et de la langue berbère, et par l'unité d'appartenance politique entre les deux régions. Ramzi Raïs a mis en évidence un grand nombre de familles d'immigrés présentes sur l'île en 1855, connues par un recensement conservé dans les Archives nationales de Tunisie (référence : FR-RAF-0647-0647). Les natifs du djebel qui ont fait souche dans la région de Sedouikech, à laquelle appartient le site de Tala, étaient déjà présents dans la seconde moitié du XIX^e siècle⁶⁵. L'invasion italienne de la côte tripolitaine en 1911 et les trois décennies de violence et d'instabilité qui ont suivi ont poussé des dizaines de milliers de personnes vers la Tunisie. Le déclenchement d'une guerre civile dans le djebel et l'arrivée au pouvoir du Parti national fasciste (PNF) en Italie en 1922, dont les répercussions se sont fait sentir en Tripolitaine à travers un regain d'enthousiasme pour le projet colonial, ont contribué à l'augmentation de l'émigration vers Djerba dans les années 1920 et 1930. Les gouverneurs fascistes de Libye ont abandonné la politique de collaboration avec les dirigeants locaux, adoptant à la place une politique de la terre brûlée qui s'est avérée efficace pour conquérir le djebel, divisé dès 1923. Une fois le contrôle établi dans la région, le gouvernement fasciste a instauré dans les années trente une politique de colonialisme agricole, de développement des infrastructures et même d'industrie touristique en Tripolitaine, ce qui a encore encouragé l'émigration continue vers Djerba jusqu'au début des années 1940, après le déclenchement de la seconde guerre mondiale⁶⁶. Les habitants du djebel arrivés dans les années 1920 et 1930, généralement ibadites et berbérophones, ont choisi leur lieu d'installation sur l'île en fonction de leur profil religieux et linguistique. Ainsi, la plupart ont préféré les régions

⁶² HBAIEB 2013, p. 309.

⁶³ SCHEUB 2000, p. 169, place le mythe de « Nanna Tala et la merveilleuse source d'eau » chez les Berbères de Tunisie, sans doute par erreur ou confusion.

⁶⁴ LOVE 2025, p. 304.

⁶⁵ Communication personnelle de Ramzi Raïs, qui a développé ce sujet sur le groupe Facebook Jerba 7adhara, dans une publication datée du 9 octobre 2025.

⁶⁶ Voir plus de détails dans LOVE 2025, p. 300-304.

méridionales dont ils partageaient la langue⁶⁷. Il semble toutefois qu'il n'y ait pas de trace de leur installation dans la région de Tala à cette époque⁶⁸. Ainsi, ce sont les immigrés venus du djebel Nefoussa dans la seconde moitié du XIX^e siècle qui pourraient avoir assimilé le site cultuel à Nanna Tala de leur région d'origine. Notons également que les pèlerins ne sont pas nécessairement des voisins du sanctuaire. Les archéologues ont observé des visiteurs venus du continent. Des Tripolitains installés dans d'autres régions de l'île dans la première moitié du XX^e siècle ont peut-être assidûment fréquenté le site.

Il s'agirait dès lors d'un phénomène de multilocation d'un saint, phénomène très répandu à Djerba où nous connaissons par exemple pas moins de sept lieux dédiés à Sīdī Bi-l-Aḥmar. Il faut également noter qu'à côté du site de Nanna Tala proche de Gotros existe à Al Qalaa, bien plus à l'est du djebel, une mare connue sous le nom de Nanna Tala « où l'on apporte les jeunes enfants malades ; on les lave dans l'eau de la mare, et l'on brûle auprès d'eux des parfums, afin que Dieu les soulage »⁶⁹. Enfin, Nanna Tala serait commémorée et vénérée près d'une autre source homonyme dans les environs d'El-Giosh, au nord du djebel⁷⁰. Ces trois pôles de vénération de la sainte se caractérisent par la présence d'une source d'eau. Le site principal, où s'élevait la célèbre mosquée fondée à sa mort, aurait selon la légende attiré de plus en plus de gens, venus de toutes parts. On dit que l'attention portée à la visite de ce lieu a atteint un sommet à la fin de la période ottomane, donc au tout début du XX^e siècle⁷¹. Nous sommes là peu avant l'époque de relative affluence des familles du djebel Nefoussa vers Djerba.

6. Une permanence du culte ?

Plusieurs auteurs ont suggéré la continuité du caractère sacré du site de Tala, d'autant que les stèles puniques ont été découvertes à 200 mètres seulement de la *Searsia tripartita*⁷². Puisque le fort aurait assuré pendant la période médiévale un rôle de surveillance et de protection de l'habitat dispersé de l'intérieur de l'île, on pourrait envisager que cette symbolique protectrice ait marqué le site au fil du temps⁷³. Depuis plus de 170 ans en tous cas, le culte perdure quel que soit le paysage végétal puisque Victor Guérin évoque un bosquet d'oliviers, alors que poussent aujourd'hui la *Searsia tripartita* et des palmiers. Nous avons vu plus haut que les arbres sacrés sont mobiles et peuvent être facilement substitués l'un à l'autre⁷⁴. Il y a peut-être eu jadis une petite mosquée dont nous n'avons pas gardé de traces ou un sanctuaire quelconque aujourd'hui oublié⁷⁵.

En règle générale, le sacré est attaché à un lieu donné ; il demeure intact à travers le temps et s'intègre plus ou moins aisément à la religion dominante⁷⁶. Comme le disait Jean Servier : « Le sanctuaire en Afrique du Nord (...) est bâti sur un endroit sacré, un endroit qui a été choisi

⁶⁷ LOVE 2025, p. 304.

⁶⁸ Communication personnelle de Ramzi Raïs.

⁶⁹ DE CALASSANTI-MOTYLINSKI 1898, p. 73.

⁷⁰ CHIAUZZI 1970, p. 333.

⁷¹ Publication de la page Facebook *Āt Marsāwan – al-Ḥamrān, al-māḍī wa-l-ḥāḍir*, le 12 juillet 2020.

⁷² DRINE *et al.* 2009, p. 47 et p. 98-99.

⁷³ BARBŪ 2023, p. 412.

⁷⁴ Voir aussi ENNAID et ROSS 2017, p. 128.

⁷⁵ Un document de l'Assidje, l'Association de sauvegarde de l'île de Djerba, mentionne la mosquée disparue de Lalla Tāla. ASSIDJE 2006, p. 8. Toutefois, malgré de longues recherches, nous n'avons jamais trouvé d'autre indice concernant cet édifice et il est fort possible qu'il s'agisse d'une mauvaise information.

⁷⁶ BENABOU 1976, p. 269.

par l'Invisible et que l'homme, par la suite, a reconnu à la faveur d'un signe. Plus tard, la tombe de l'ancêtre fondateur y a été creusée et, beaucoup plus tard encore, le saint musulman lui a donné un nom. Grâce à quoi le sanctuaire a traversé des siècles, toujours présent au cœur de ses fidèles »⁷⁷. À Djerba, le pouvoir de la *ma'mūra* est associé à la chaleur : on dit que l'endroit est chaud (*skhūn*) lorsque les pouvoirs surnaturels y ont prouvé leur efficacité. Une terre chaude, même si elle est provisoirement abandonnée, ne perd jamais son pouvoir et reste effrayante car ses « habitants » – les djinns ou toute autre force spirituelle – peuvent redevenir actifs à chaque moment⁷⁸.

Les ruines semblent être des lieux propices à la permanence du culte et il arrive fréquemment que des sites antiques soient transformés en sites maraboutiques⁷⁹. Il existe très peu de sites archéologiques d'importance qui ne soient pas associés à un sanctuaire musulman actif d'un type ou d'un autre⁸⁰. Les djinns sont réputés fréquenter volontiers les ruines : de petits sanctuaires semblables à la *ma'mūra* de Tala sont fréquemment aménagés au milieu des vestiges, parfois au moyen de pierres romaines comme c'est le cas sur le site de Sigus au sud-est de Constantine⁸¹. Les exemples sont innombrables. On citera par exemple, à Bulla Regia en Tunisie, une nécropole mégalithique qui comprend la « mzara » de Sidi Milliti, une petite enceinte de pierres sèches de forme circulaire, à l'intérieur de laquelle les fidèles ont déposé des objets votifs (céramiques, bougies, pièces de monnaie, chiffons et rubans)⁸². Sans postuler que le site a toujours été vénéré, depuis le temple de Baal Hammon jusqu'aux nouets de la *Searsia tripartita*, il nous semble pouvoir considérer qu'il a pu y avoir à cet endroit des périodes d'intensité cultuelle, suivies de périodes plus neutres puis de réactivation du sacré.

Il pourrait être tentant de chercher à rapprocher Lalla Tala de Tanit, déesse punique de la fertilité et parèdre de Baal Hammon, figurée sur une des stèles découvertes sur place. S'il est possible que certaines fonctions de Tanit aient été absorbées ou réinterprétées dans des figures de saintes comme celle de Lalla Tala, nous n'étudierons pas cette hypothèse hasardeuse. Précisons tout de même que la figure de Tanit semble avoir marqué durablement la société djerbienne : au cours de la cérémonie de la *jalwa* – la présentation de la mariée le jour de ses noces –, la mariée tunisienne, parée de tous ses atours, se tient debout sur une estrade et s'exhibe devant les invitées, le plus souvent les bras levés et les paumes des mains tournées vers l'assistance, dans une attitude rappelant celle de Tanit. À Djerba, elle fait alternativement le geste de poser les mains sur les yeux, puis de présenter les paumes des mains, les doigts écartés, aux invitées, ce qui serait un geste de protection contre le mauvais œil et l'envie. Tanit étant intimement liée à la fécondité, on peut se demander si, à la faveur d'un transfert de signification, la *jalwa* n'était pas à l'origine un rite de fécondité⁸³.

7. Conclusion

Dans le djebel Nefoussa existait, tout au moins au début du XVI^e siècle, une mosquée nommée Tala, bâtie dans un paysage remarquable, dans laquelle se réunissaient les ibadites pour venir en aide à leurs coreligionnaires djerbiens. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle,

⁷⁷ SERVIER 1985, p. 48-49.

⁷⁸ FÖLDESSY 2001, p. 228.

⁷⁹ Voir SIRAJ 1995, p. 440-442.

⁸⁰ ENNAID et ROSS 2017, p. 97.

⁸¹ CAMPS-FABRER 1998, p. 3027.

⁸² ZOUGLAMI *et al.* 1989, p. 22-24.

⁸³ SETHOM *et al.* 1976, p. 69.

dans un contexte de sanctification des édifices ibadites, la légende rapporte que la mosquée a été fondée à la mort d'une sainte, Nanna Tala, également connue sous le nom d'Umm al-Qurb. Cette sainte, associée à la maternité et à la fertilité, pourrait être, comme l'indique son nom, la perpétuation d'un ancien génie des eaux. Le site attire les foules et est extrêmement célèbre au début du XX^e siècle, alors que de nombreux habitants du djebel vont bientôt émigrer à Djerba, pour fuir la domination des fascistes italiens.

À Djerba, un lieu riche en eau douce, lié à Meninx, accueille un temple de Baal Hammon, un fort byzantin et un lieu de culte populaire. Nous ignorons son nom antique mais nous savons que ses ruines sont nommées au XIX^e siècle HENCHIR TALA, toponyme qui devient par la suite LALLA TALA. De notre point de vue, LALLA TALA correspond à la fameuse sainte du djebel Nefoussa. En un phénomène fréquent de multilocation, les Djerbiens ont adopté cette figure religieuse, peut-être sous l'influence des nombreux immigrés tripolitains présents dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et c'est elle qui est désormais vénérée sur le site antique. Beaucoup de questions restent toutefois sans réponse, notamment le rapport qui existe entre LALLA TALA et les soins oculaires ou le mauvais œil.

8. *Post-scriptum*

Alors que la rédaction de cet article était déjà terminée, nous sommes retournés à TALA le 10 février 2026 pour une simple vérification de l'état du culte. Quelle désolation ! Des vandales sont venus – tout comme en 2014 – incendier une partie du sanctuaire. Cette fois, la *Searsia tripartita* a été épargnée et c'est à la base du bosquet de palmiers que le feu a été mis, se propageant à plusieurs mètres de hauteur dans les troncs. La *ma'mūra* a été victime de dégradation : il semble que quelqu'un a donné un coup de pied dedans pour disperser les pierres. Ce désastre semblait tout récent. Depuis lors, des visiteurs ont manifestement pris soin de remettre les choses en ordre, les pierres étant disposées tant bien que mal pour recréer un petit hémicycle. Un modeste culte a déjà repris.

BIBLIOGRAPHIE

- AKKARI 2003 : J. AKKARI-WERIEMMI, « Aperçu succinct sur le fortin du site de Lalla Thala à Djerba (Tunisie) », *Africa, Série séances scientifiques*, I, p. 180-183.
- ASSIDJE 2006 : *Al-Ma'ālim wa-l-mawāqī' al-athriyya li-jazīrat Jirba : tashkhīṣ li-l-wāqī' wa-istishrāf li-l-āfāq*, Houmt Souk.
- BARBŪ 2023 : M. BARBŪ, *Al-'umrān bi-jazīrat Jarba fī l-'aṣr al-wasīf*, Paris.
- BÉNABOU 1976 : M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, rééd. 2005.
- BRULARD 1885 : A. BRULARD, *Monographie de l'île de Djerba*, Besançon.
- BUSELLI 1924 : G. BUSELLI, « Berber Texts from Jebel Nefūsi (Žemmāri Dialect) », *Journal of the Royal African Society*, 23, p. 285-293.
- CAMPS-FABRER 1998 : H. CAMPS-FABRER, « Génie », *Encyclopédie berbère*, 20, p. 3023-3036.
- CHAHED 2024 : Y. CHAHED, *Légendes des mosquées et des marabouts de Djerba*, Tunis.
- CHAMPEAUX 2015 : J. CHAMPEAUX, « Au pays des dieux. La géographie religieuse d'Arnobé dans l'*Aduersus nationes* », dans M.-A. JULIA (éd.), *Nouveaux horizons sur l'espace antique et moderne*, Bordeaux, p. 47-56.
- CHARLES-PICARD 1965 : G. CHARLES-PICARD, *La Carthage de saint Augustin*, Paris.
- CHERIFI 2015 : B. CHERIFI, *Le M'Zab. Études d'anthropologie historique et culturelle*, Paris.
- CHIAUZZI 1970 : G. CHIAUZZI, « Alcune leggende popolari della Tripolitania », *Lares*, XXVI, p. 327-339.
- DAFNI 2002 : A. DAFNI, « Why Are Rags Tied to the Sacred Trees of the Holy Land? », *Economic Botany*, 56/4, p. 315-327.
- DE CALASSANTI-MOTYLINSKI 1898 : A. DE CALASSANTI-MOTYLINSKI, *Le Djebel Nefousa : transcription, traduction française et notes avec une étude grammaticale*, Alger – Paris.
- DE CALASSANTI-MOTYLINSKI 1908 : A. DE CALASSANTI-MOTYLINSKI, « Expédition de Pedro de Navarre et de Garcia de Tolède contre Djerba (1510) d'après les sources abadhites », dans *Actes du XIV^{ème} congrès international des Orientalistes*, Paris, III, p. 133-159.
- DI TOLLA 2022 : A. M. DI TOLLA, « Patrimoine culturel libyen de l'oralité. Quelques aspects des productions esthétiques aux XIX^e et XX^e siècles », *Études et Documents Berbères*, 48, p. 41-63.
- DORNIER 1950 : Père F. DORNIER, « Le recours aux Oualis dans les campagnes de la Tunisie du Nord », *Ibla*, XIII, p. 387-396.
- DOUTTÉ 1908 : E. DOUTTÉ, *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Paris, réimpr. 1994.
- DRINE 2002 : A. DRINE, « Le sanctuaire de Tala (Île de Jerba) », *Reppal*, 12, p. 29-37.
- DRINE *et al.* 2009 : A. DRINE, E. FENTRESS, R. HOLOD (éd.), *An Island Through Time: Jerba Studies. I: The Punic and Roman Periods* (Journal of Roman Archaeology Supplementary Series, 71) Portsmouth, Rhode Island.
- DUBOULOZ-LAFFIN 1946 : M.-L. DUBOULOZ-LAFFIN, *Le bou-mergoud, folklore tunisien. Croyances et coutumes populaires de Sfax et de sa région*, Paris.

- ENNAID et ROSS 2017 : S. ENNAID et E. ROSS, « Adding a Layer. Functioning Muslim Shrines at Archaeological Sites in Northwestern Morocco », dans S. ALTEKAMP et al. (éd.), *Perspektiven der Spolienforschung 2. Zentren und Konjunkturen der Spolierung*, Berlin, p. 95-132.
- FÖLDESSY 2001 : E. FÖLDESSY, « Mamura: das Haus der unsichtbaren Wesen », dans J.-H. MARTIN (éd.), *Altäre. Kunst zum Niederknien*, Hambourg, p. 226-229.
- GENDRE 1908 : F. GENDRE, « L'île de Djerba », *Revue Tunisienne*, XV, 67, p. 60-79.
- GUÉRIN 1862 : V. GUÉRIN, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Paris.
- HBAIEB 2013 : M. A. HBAIEB, « Les fortifications de l'île de Djerba : enjeux doctrinaux et stratégies méditerranéennes (Xe-XVIe siècles) », dans I. FERREIRA FERNANDES (coord.), *Fortificações e território na Península Ibérica e no Magreb (séculos VI a XVI)*, Lisbonne, p. 301-312.
- AL-ḤĪLĀTĪ 1998 : AL-ḤĪLĀTĪ, 'Ulamā' Jirba, *rasā'il al-shaykh Sulaymān ibn Aḥmad al-Ḥīlātī al-Jirbī*, éd. M. GOUJA, Beyrouth.
- HOLOD et CIRELLI 2011 : R. HOLOD and E. CIRELLI, « Islamic Pottery from Jerba (7th-10th century). Aspects of continuity? », dans P. CRESSIER et E. FENTRESS (éd.), *La céramique maghrébine du haut Moyen Âge (VIII^e-X^e siècle). État des recherches, problèmes et perspectives*, Rome, p. 159-179.
- IDM'HAND et al. 2020 : E. IDM'HAND, F. MSANDA et K. CHERIFI, « *Searsia tripartita* (Ucria) Moffett : phytochimie, pharmacologie et usages traditionnels », *Phytothérapie*, 18/2, p. 124-128.
- LE FLOC'H 1983 : É. LE FLOC'H, *Contribution à une étude ethnobotanique de la flore tunisienne*, Tunis.
- LEWICKI 1967 : T. LEWICKI, « Survivances chez les Berbères médiévaux d'ère musulmane de cultes anciens et de croyances païennes », *Folia Orientalia*, VIII, p. 5-40.
- LOVE 2025 : P. LOVE, « M'addibs and Migrant Laborers: Migration from Ottoman Trablus al-Gharb to Djerba, Tunisia in the Early 20th Century », *International Journal of Middle East Studies*, 57, p. 294-312.
- PLANTADE 1988 : N. PLANTADE, *La guerre des femmes. Magie et amour en Algérie*, Paris.
- PREVOST 2023 : V. PREVOST, *Résistance et dévotion. Anciens sanctuaires ibadites de Djerba*, Londres.
- PREVOST 2024 : V. PREVOST, « Some Observations on the Cultural Proximity between Tripolitania and the Island of Jerba », dans N. MUGNAI (éd.), *Tripolitania in the Roman Empire and Beyond*, Londres, p. 193-207.
- PREVOST 2025 : V. PREVOST, « De la *bsīsa* pour les djinns... Les offrandes alimentaires dans le culte populaire à Djerba », dans A. M. DI TOLLA et M. MEOUAK (dir.), *Traditions alimentaires, nourritures quotidiennes et mets festifs dans le domaine berbère*, Naples, p. 143-160.
- PREVOST 2027 : V. PREVOST, « Les oliviers sacrés de Djerba. Dernières manifestations d'un culte en voie d'extinction », à paraître (*Revue de l'histoire des religions*).
- PROVASI 1973 : E. PROVASI, « Testi berberi di Žâdō (Tripolitania) », *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, 33, p. 501-530.

- SCHEUB 2000: H. SCHEUB, *A dictionary of African mythology. The mythmaker as storyteller*, Oxford.
- SERVIER 1985 : J. SERVIER, *Tradition et civilisation berbères. Les portes de l'année*, Monaco.
- SERVONNET et LAFITTE 1888 : J. SERVONNET et F. LAFITTE, *En Tunisie. Le Golfe de Gabès en 1888*, Paris, réimpr. 2000.
- SETHOM *et al.* 1976 : S. SETHOM, F. SKHIRI, A. BAIRAM et N. BAKLOUTI, *Signes et symboles dans l'art populaire tunisien*, Tunis.
- AL-SHAMMĀKHĪ 2009 : AL-SHAMMĀKHĪ, *Kitāb al-Siyar*, éd. M. ḤASAN, Beyrouth, 3 vol.
- SIRAJ 1995 : A. SIRAJ, *L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'Antiquité nord-africaine*, Rome.
- ZOUGLAMI *et al.* 1989 : J. ZOUGLAMI, G. CAMPS, M. HARBI-RIAH, A. GRAGUEB et A. M'TIMET, *Atlas préhistorique de la Tunisie, 4 : feuille Souk El Arba*, Rome.

RÉSUMÉ

Ce texte étudie l'évolution historique et culturelle du site antique de Tala (Djerba), qui abritait autrefois un temple punique et un fort byzantin. L'ancien toponyme Henchir Tala qui évoquait des vestiges archéologiques a évolué vers celui d'une sainte, Lalla Tala. La dévotion s'exprime par des rites spécifiques destinés notamment à lutter contre le mauvais œil : l'attache de nouets de tissu sur les branches d'un arbuste dont on fait un usage médicinal, ainsi que les offrandes à des pierres sacrées et à un petit sanctuaire aménagé au pied d'un bosquet de palmiers. Nous suggérons que cette identité sacrée provient d'un transfert culturel lié aux immigrants du djebel Nefoussa (Libye), où une sainte homonyme est vénérée près d'une source. Il semble que le sacré se réinvente à Tala à travers les siècles, intégrant des éléments antiques dans des pratiques populaires contemporaines. Ce processus de multilocation de la sainte illustre également la profondeur des liens historiques et religieux unissant les communautés berbères de Djerba et de la Tripolitaine.

ABSTRACT

This text examines the historical and cultural evolution of the ancient site of Tala (Djerba), which once housed a Punic temple and a Byzantine fort. The ancient place name Henchir Tala, which evoked archaeological remains, evolved into that of a saint, Lalla Tala. Devotion is expressed through specific rituals designed in particular to ward off the evil eye: the tying of fabric knots on the branches of a shrub used for medicinal purposes, as well as offerings to sacred stones and to a small shrine set up at the foot of a palm grove. We suggest that this sacred identity stems from a cultural transfer linked to immigrants from the Djebel Nefoussa (Libya), where a saint of the same name is venerated near a spring. It seems that the sacred has been reinvented in Tala over the centuries, integrating ancient elements into contemporary popular practices. This process of multilocation of the saint also illustrates the depth of the historical and religious ties uniting the Berber communities of Djerba and Tripolitania.

MOTS-CLEFS

1. Djerba
2. ibadites
3. culte populaire
4. site archéologique
5. djebel Nefoussa

KEYWORDS

1. Djerba
2. Ibadis
3. popular worship
4. archaeological site
5. Djebel Nefoussa

How to cite : V. PREVOST, « De Henchir Tala à Lalla Tala. Histoire, rites et permanence du sacré sur un site archéologique djerbien », *BABELAO* 15 (2026), p. 127-149.

